P841.89
P951mf

CONCOURS DE POÉSIE DE 1868

A L'UNIVERSITÉ LAVAL

—

LES MARTYRS DE LA FOI EN CANADA

PAR

EUSTACHE PRUD'HOMME, Ecuyer

NOTAIRE

MÉDAILLE D'ARGENT

233

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE D'AUGUSTIN COTÉ ET Cie
—
1869

P841.89
P951mf

CONCOURS DE POÉSIE DE 1868

A L'UNIVERSITÉ LAVAL

—

LES MARTYRS DE LA FOI EN CANADA

PAR

EUSTACHE PRUD'HOMME, Ecuyer

NOTAIRE

MÉDAILLE D'ARGENT

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE D'AUGUSTIN COTÉ ET Cie

1869

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

CONCOURS DE POESIE DE 1868.

LES MARTYRS DE LA FOI EN CANADA.

MÉDAILLE D'ARGENT.

EUSTACHE PRUD'HOMME, Ecr., Notaire.

CONCOURS POÉTIQUE.

Sanguis Martyrum semen Christianorum.
Le sang des Martyrs est une semence de Chrétiens.
TERTULLIEN.

LES MARTYRS DE LA FOI EN CANADA.

PROLOGUE.

Et ecce ostium apertum in cœlo
APOCALYPSE.

Je voyais s'élever sur des mers sans rivages
L'essaim des Martyrs glorieux;
Par de là ce vieux monde, écueil semé d'orages,
Ils guidaient leur vol radieux.

Je voyais s'avancer étincelants et calmes
Des Prêtres au cœur généreux;
Prédicateurs du Christ, ils portaient tous des palmes
Et des vêtements lumineux.

Je voyais s'avancer les âmes de ces braves
Qui combattirent pour leur Roi;
Alors qu'ils repoussaient de funestes entraves,
Ils défendaient aussi leur Foi.

Je voyais resplendir dans l'azur diaphane
Le voile des vierges de Dieu;
Sur terre elles priaient loin d'un monde profane
Dans le silence du saint lieu.

60417

Ces Martyrs rayonnants de fraîcheur et de grâces
Chantaient l'éternel Hosanna;
Ils venaient se pencher à travers les espaces
Sur le beau ciel du Canada.

Je leur disais: « Priez pour votre descendance,
« Ames saintes de nos aïeux;
« Versez sur vos enfants de la Nouvelle-France
« La bénédiction des Cieux.

« Ici nous nous plaisons à redire l'histoire
« De votre passage ici-bas;
« Le vieillard à ses fils en transmet la mémoire,
« Et vos noms ne périront pas. »

Ce rêve, de mon cœur agita chaque fibre;
Et la muse pleine d'émoi
Essaya de chanter, sur sa harpe qui vibre,
Ces heureux Martyrs de la Foi.

I.

LE MISSIONNAIRE.

Les voici ces nouveaux conquérants qui viennent sans armes, excepté la Croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang, et communiquer le trésor céleste.

FÉNÉLON.

Quel est ce voyageur à la grave attitude
Qui parcourt des forêts la vaste solitude?
Sa marche audacieuse explore l'inconnu;
Sa puissante pensée est dévoilée à nu
Sur les paisibles traits de son mâle visage.
Il marche solitaire.....En vain sur son passage
Les ronces des ravins ensanglantent ses pieds;
En vain sur les marais l'épaisseur des halliers
Des reptiles impurs lui cache la retraite;
En vain de ces déserts la profondeur muette
Laisse échapper parfois d'étranges hurlements;
Il marche. .....A voir ses yeux pleins d'éblouissements,
A contempler son front que l'extase déride,
Le faux-sage, drapé dans son orgueil stupide,
S'écrierait: « Quel est donc ce spectre d'inspiré
« Qui poursuit, dans des bois où nul n'a pénétré,
« Un rêve, une chimère, une ombre fantastique? »
Ce qu'il poursuit n'est pas un rêve chimérique;
Ce n'est pas l'idéal du penseur orageux
Demandant aux déserts leurs secrets ténébreux;

Ce n'est pas au milieu des forêts Druidiques
Le mystère voilé des signes prophétiques
Qu'ont souvent consultes les vieux Bardes Gaulois ;
Ce n'est pas un vain nom dont l'oreille des Rois
Ecoute si souvent les bruits aléatoires.
Il porte dans ses mains plus que toutes leurs gloires,
Une épopée entière, un drame éblouissant,
Une œuvre qu'inspira le Verbe Tout-Puissant.
Ce poëme divin ferait pâlir Homère ;
Il ferait à lui seul rentrer dans leur poussière
Ces Dieux menteurs pétris de boue et de métal,
Ces Jupiters muets au hardi piédestal,
Que s'était érigés le paganisme antique.
Cette vérité pure, incorruptible, unique,
Que soupçonna Socrate et qu'entrevit Platon,
Ces vertus qu'un Brutus disait n'être qu'un nom,
Ce livre surhumain les proclame en ses pages.
Il contient dans ses plis la sagesse des sages ;
Il dévoile la nuit des siècles écoulés ;
Et, montrant aux humains sur ce globe exilés
L'orgueil de leur néant à côté d'une tombe,
Il donne le courage à quiconque succombe ;
Il leur fait entrevoir le sentier merveilleux
Par lequel on parvient à la gloire des Cieux.
L'oubli, ce moissonneur des œuvres qu'on renomme,
Le temps, ce bûcheron des monuments de l'homme,
N'effleureront jamais ces feuillets immortels.
Les Révolutions briseront des autels
Ou feront chanceler sur ses bâses vieillies
L'édifice orgueilleux des grandes dynasties ;
Comme un fleuve imposant les siècles passeront :
Mais, toujours rajeunis, ces feuillets survivront
Aux débris emportés par la vague des âges.
Ils seront comme un phare, au bord des hauts rivages,
Qui sur les vastes flots où sa lumière a lui
Doit guider le rameur égaré dans la nuit.
Ce livre inimitable, universel, sublime,
Qui peint les profondeurs et les feux de l'abîme,
Qui redit les concerts des astres éclatants,
C'est la Bible, flambeau qui plane sur les temps,
Phare qui resplendit dans les ombres humaines.
Voilà tout le trésor qu'en des forêts lointaines
Emporte avec orgueil l'étrange pèlerin.
Il marche : et son regard, toujours calme et serein,
Interroge des bois l'immensité profonde.
Mais où donc porte-t-il sa course vagabonde
Le pauvre aventurier des espaces lointains ?
A quel climat va-t-il confier ses destins ?
Il l'ignore lui-même .....Et quelles sont ses armes
Pour se défendre au jour des funèbres alarmes ?
A-t-il l'arc du chasseur d'une proie enivré ?
Porte-t-il sur son flanc quelque glaive acéré,

Ou quelque poignard turc dont la lame flamboie,
Ou ce terrible airain qui tonne et qui foudroie ?
Il les méprise tous, ces instruments de mort.
Sans armes, faible et seul, il marche.....il marche encor.
Il sait que la forêt sous ses ombres recèle
Des hommes altérés d'une haine éternelle,
Dont le fer sans pitié déchire les captifs.
Peut-être en ce moment pressant leurs pas furtifs
De sa route plusieurs poursuivent-ils la trace.
Qu'importe ! Rien ne peut effrayer son audace ;
Car il porte en ses mains un bois mystérieux,
Un symbole de paix qui rend victorieux.
Ce bois, autour duquel les passions humaines
Ont fait mugir souvent de si terribles haines,
Du jour qu'il s'est dressé sur le Calvaire en deuil,
Fut pour l'homme un sauveur et non pas un écueil.
Alors qu'il dominait la Ville aux sept collines,
Attila, ce fléau des vengeances divines,
Devant lui s'arrêta terrible et frémissant.
Devant ce bois sacré le colosse Ottoman,
Plein d'effroi, de l'Europe abandonna les portes.
On arborait ce signe en face des cohortes
Qui venaient le combattre au nom de leurs faux dieux.
On courbait à ses pieds un front religieux,
En même temps qu'ailleurs, objet d'ignominies
Il subissait le choc des lourdes tyrannies.
Mais des peuples ligués les efforts furieux
Ne purent mettre bas le signe glorieux.
A chaque grand combat recommencé sans trêve,
A chaque coup de hache, à chaque coup de glaive
Que les siècles portaient à ses flancs généreux
On voyait s'agrandir l'arbre majestueux
Dont les rameaux bénis s'étendant sur le monde
Lui versaient la fraîcheur de son ombre féconde.
Non ! Il n'a rien à craindre au sein des bois épais
Le voyageur armé d'un symbole de paix
Dont la vertu calmant les haines enflammées
Repoussa les assauts des plus fortes armées.

Une Bible !....Une Croix !....Oh ! Quel homme assez grand,
Quel Pontife de l'arche où l'encens se répand,
Est digne de porter ces deux splendeurs divines ?
O toi, le messager des célestes doctrines,
O toi, Prêtre du Christ, échappé du saint lieu,
Qui poursuis dans les bois les conquêtes de Dieu ;
Laisse-moi, m'inclinant sur la route où tu passes,
Baiser plein de respect la poudre de tes traces ;
Laisse-moi contempler tes féconds dévouements,
Et jeter une fleur sur tes derniers tourments.

***

La tente du Wigwam semble vide et déserte,
Tant le silence est grand sous sa nef entr'ouverte,
Tant des ombres du soir le manteau vaporeux
Déroule à flots pressés ses plis mystérieux.
On n'entend par degré que de lourdes rafales
Qui, pareilles au bruit des voûtes sépulcrales,
Font vibrer sourdement l'écorce des carquois.
Au sein de la bourgade on n'entend nulle voix ;
Le sommeil se posant sur toutes les paupières
Verse le sombre oubli dans les âmes guerrières
Qu'enflammait tout-à-l'heure un rêve rayonnant.
Mais soudain s'ils sentaient, sur leur front s'inclinant,
Des ennemis scalpés flotter les chevelures,
On verrait un sourire errer sur ces figures
Qui frémissent d'orgueil en face de la mort.

Oui! Dans l'humble Wigwam tout soupire et tout dort.
Seulement une forme indécise et penchée
Quittant la solitude où la nuit l'a cachée,
Passe et repasse au sein du village Indien.
A la voir, on dirait le voile aërien
D'un fantôme ambulant qui marche avec mystère.
L'habit dont est drapé cet hôte solitaire
Est noir comme la nuit dont il est entouré.
Et si parfois du Christ l'emblème vénéré
Ne jetait des éclairs dont tremblent les feuillages,
L'œil ne pourrait rien voir sous ces forêts sauvages :
—« Dormez! Dormez! disait l'hôte mystérieux.
« Dormez, fils du désert, ô vous pour qui les Cieux
« Entr'ouvriront bientôt leurs voûtes éternelles.
« Que les anges du Ciel venant poser leur ailes
« Sur ces grands fronts rêveurs qui méditent le sang
« Leur fasse respecter les lois du Tout-Puissant.
« Dormez! Le Ciel est noir ; les livides ténèbres,
« Roulant sur la forêt leurs vêtements funèbres,
« Portent dans leurs replis un symbole frappant ;
« Car l'Esprit de l'erreur sur vos âmes répand
« Des nuages trompeurs qui cachent la lumière.
« Mais ils disparaîtront comme une ombre éphémère
« Dès que l'Esprit du bien sur vous aura soufflé ! »—

Le lendemain on vit un Prêtre agenouillé,
Sous le chêne orgueilleux que l'aube effleure et dore,
Saluer le Seigneur au lever de l'aurore.
Les Indiens pressant cette heure du réveil
S'assemblèrent en cercle au *feu du Grand-Conseil.*
L'un d'eux se lève et dit : « Un fantôme nocturne
« A posé sur mon front son ombre taciturne.
« Frères, un songe étrange, amer, inattendu
« A frappé tout-à-coup mon regard éperdu.

« Je vis passer un homme à la blanche figure,
« Aux habits noirs que presse une longue ceinture,
« Au regard flamboyant parmi l'obscurité.
« Il portait une Croix, flambeau plein de clarté
« Qui projetant ses feux sur la vaste étendue
« Venait à chaque instant terrifier ma vue.
« Pour la première fois j'eus peur, je voulus fuir ;
« Mais une force occulte, impossible à saisir
« Me retint immobile étendu sur ma couche.
« Je n'osai point crier, car je sentais ma bouche
« Se fermer d'elle-même aux efforts de ma voix,
« Et je sentais mes dents s'entrechoquer parfois
« En imitant le bruit de la grêle qui tombe.
« Je vis nos Manitous sur qui du Ciel retombe
« La malédiction qu'on ne peut éviter,
« S'affaissant sur ce sol qu'ils n'osaient déserter,
« Combattre vainement leur dernière agonie.
« Je vis, durant l'effroi de ma lourde insomnie,
« Nos carquois suspendus au bord de nos hamacs,
« Nos flèches, nos couteaux, nos sanglants tomahawcks
« Se briser impuissants et réduits en poussière ;
« Je sentis mes genoux se ployer sur la terre
« Et mon front se courber en face d'une Croix.
« Alors dans les hauteurs j'entendis une voix
« Qui nous disait à tous :—« O Hurons, par ce signe
« Vous pouvez remporter plus d'un combat insigne.
« Par lui vous conquerrez dans l'immense avenir
« Des bonheurs éternels que rien ne peut ternir. »—
« Frères, qui me dira l'enigme de ce rêve ? »

Il s'assied .....Comme un bruit de vagues sur la grève,
Comme un coup d'aviron sur le lac écumant,
On entendit rouler un long frémissement
Dans le cercle imposant des vieillards qui méditent.
Soudain dans le Wigwam des pas se précipitent ;
Les Indiens groupés autour d'un étranger,
Par leur étonnement semblant l'interroger,
Le conduisent en foule à travers les érables
Au conseil souverain des vieillards redoutables.
Devant lui, de ce front la sombre majesté
Etincela d'orgueil et de sénérité :
—« Robe noire, ont-ils dit, au seul aspect du Prêtre,
« Des grandes visions l'Esprit t'a fait connaître
« Aux enfants du désert durant la sombre nuit ;
« Ton voyage imprévu fut devancé par lui.
« Nous t'avons vu passer au milieu de nos rêves
« Armé de cette Croix plus forte que nos glaives
« Qui brillait dans tes mains avec tant de splendeurs.
« Sois notre frère, et viens, rendant nos jours meilleurs,
« Parcourir avec nous la solitude immense.
« Oh ! Dis-nous de ton Dieu la magique puissance. »

***

Le Prêtre est devenu l'oracle des Hurons :
Sa parole de feu fait courber tous les fronts
Qui méditaient naguère un projet de vengeance ;
Elle emplit de terreur et frappe d'impuissance
Le guerrier frémissant, dont le fer suspendu
Percerait le captif sur le sol étendu.
Mais elle fait aussi resplendir dans les âmes
De l'amour du devoir les généreuses flammes :
Elle ouvre à leurs esprits des horizons nouveaux,
Indulgente elle jette un voile sur leurs maux
Afin de mieux guérir la blessure qui saigne.
Il n'est point de vertus que ce Prêtre n'enseigne,
Il n'est point de labeurs qui puissent l'accabler,
Il n'est point de périls qui le fassent trembler.
Il plie au bien le cœur de l'enfance naïve;
Il entoure de paix la vieillesse plaintive
Dont l'âme s'épuisant en regrets superflus
Invoque les espoirs des jours qui ne sont plus.
La femme assise au pied de la tente légère
Se lève à son aspect, et porte, heureuse et fière,
Le frêle nourrisson qu'il consacre au Seigneur.
Il arme avec gaieté la flèche du chasseur
Pour marcher avec lui dans des forêts lointaines.
Des fleuves et des lacs les ondes souveraines
Connaissent de son bras les efforts courageux ;
Elles aiment à voir en sillage écumeux
Leur surface s'ouvrir sous sa rame intrépide.
Oh ! Quand le vent gémit dans la forêt aride,
Quand des mornes hivers la neige aux blancs flocons
Roule de toutes parts ses glaces tourbillons ;
Lorsque l'ours a rugi du fond de sa tannière ;
Quand le chêne ébranlé penche sa cime altière
Et tombe avec fracas sur les arbres voisins ;
Quand on entend bondir les ondes des ravins ;
Lorsque sur le désert s'étendent les ténèbres,
Et qu'il s'emplit de cris formidables, funèbres,
Inénarrables comme un sombre cauchemar :
Ce froid, ces vents, ces bruits venus de toute part
Jettent soudain dans l'âme un trouble involontaire.
Et si dans ce moment la solitude austère
Répercute partout, du plus profond des bois,
L'hymne lugubre et fier du féroce Iroquois,
Qui ne se sentirait trembler dans tout son être
Sous cet effroi profond qui jusqu'aux os pénètre?
Seul l'apôtre du Christ entendant ces clameurs
Sans crainte peut subir ces terribles frayeurs ;
Car il puise d'en haut sa force et son courage.
Alors, qu'un inconnu sous sa hutte sauvage
Arrive haletant et transi par le froid,
Qu'il lui dise attendri :— « Frère, viens avec moi

« Par delà ces grants monts que la tempête assiège ;
« Car mon père veut voir ses longs cheveux de neige
« Purifiés par l'eau de ton Baptême saint,
« Avant que de son corps le souffle soit éteint. »—
Aussitôt il saisit ses raquettes rapides,
Les attache à ses pieds par des liens solides,
Jette un large manteau sur ses membres frileux,
Puis s'enfonce avec joie en ces déserts poudreux.
Si les vents ont pour lui trop d'aiguillons qui cuisent,
S'il est las de courir, si ses forces s'épuisent,
Si son souffle avec peine en sa bouche arrêté
Ne peut plus invoquer la divine bonté,
Si le froid l'a rendu plus pâle que le marbre :
Il se met pour prier à genoux sous un arbre,
Se réchauffe un instant aux flammes d'un bûcher ;
Puis, plus alerte encor, recommence à marcher
Jusqu'à ce qu'il atteigne au terme de sa route.
Il arrive et parlant au vieillard qui l'écoute
Il lui peint de son Dieu l'ineffable bonté,
Dans son cœur plein de foi verse la vérité,
Fait couler sur son front l'eau régénératrice,
Et le voit, devançant l'heure libératrice,
S'illuminer déjà du bonheur des Elus.
Quelques instants encore, et le vieillard n'est plus
Qu'un cadavre, jouet d'une matière inerte.
Le bon Prêtre bientôt sur sa tombe déserte
Entonne un *Te Deum* qu'ont entendu les Cieux,
Puis retourne à travers l'orage furieux
Sous les frêles lambeaux de sa tente modeste,
Heureux d'avoir conquis à la gloire céleste
Une âme qu'entouraient les liens de l'erreur.

Tempêtes des hivers, sacrifice, labeur,
Rien ne peut arrêter son zèle infatigable.
Sécher les pleurs de ceux que l'infortune accable,
Visiter le mourant à son chevet de mort,
L'instruire, le bénir et lui montrer le port ;
Verser sur les blessés un baume salutaire ;
Combattre avec ardeur la force délétère
Des superstitions et des vieux préjugés ;
Négocier la paix, conjurer les dangers
Des coalitions qui se trament dans l'ombre ;
S'exposer pour le bien à des périls sans nombre ;
Tenir souvent en main à côté de la Croix
Le sac ou l'aviron, la hache ou le carquois ;
Sillonner des forêts les routes incertaines
Afin de soulager les misères humaines,
De prêcher du vrai Dieu la pacifique loi,
Et de faire germer dans les âmes la foi :
De ce Prêtre zélé telle est la vie entière.
Aussi l'appelle-t-on l'homme de la Prière
Parce qu'il communique avec le Grand Esprit ;
Aussi dans le Wigwam de tous est-il chéri,

Car de ses dévouements la source bienfaisante
Se déverse sur tous en rosée abondante.

***

Cependant l'Iroquois jaloux de leur bonheur
Regarde avec des yeux flamboyant de fureur
Ce paisible Etranger dont la parole ardente
Détourne des complots l'astuce malveillante.
Il a dit : « Saisissons ce Jongleur au teint blanc.
« Faisons tomber sur lui le tomahawk sanglant ;
« C'est lui qui fait venir les tristes funérailles ;
« Mais nous extirperons du fond de ses entrailles
« Ces secrètes vertus dont nous sommes jaloux.
« Nous avons entendu la voix des Manitous
« Criant dans le désert qu'il faut venger un crime,
« Et que l'âme des morts demande une victime.
« Sombres divinités, eh bien ! nous le jurons,
« On vous immolera le Prêtre des Hurons. »
Attirés par l'espoir de nouvelles conquêtes
Les guerriers enflammés s'arment de casse-têtes ;
Chacun lie à ses flancs flèches et coutelas.
On devine, à les voir, leur amour des combats.
Sous les ombres des bois ils marchent formidables
Jetant aux vents du Ciel ces clameurs lamentables
Dont les échos lointains font pâlir de terreur
Le front grave et pensif du pauvre voyageur.

Mais vous qu'a convertis le doux Missionnaire,
Ne défendrez-vous point votre ami, votre père,
Quand le danger viendra l'assaillir près de vous ?
Ne sentirez-vous point vos âmes en couroux
D'un mouvement plus vif battre dans vos poitrines
Quand vous n'entendrez plus les paroles divines
De l'Apôtre inspiré qui vous prêchait la Foi ?
Devant vos ennemis fuirez-vous pleins d'effroi
S'ils venaient furieux le saisir à vos portes,
Vous qui vainquiez jadis leurs vaillantes cohortes ?
Ah ! Laissez du vrai Dieu s'accomplir les desseins ;
Pouvez-vous détourner ses ordres souverains
Quand vous ne pouvez pas répondre de vous-mêmes ?
Peut-être a-t-il jugé dans ses conseils suprêmes
Que le temps de l'épreuve et des grands dévouements
Doit être couronné par d'atroces tourments.

Voici qu'un soir, le Ciel où montent les ténèbres
Est couvert lourdement de nuages funèbres :
Nul rayon dans les bois, et nul bruit dans les airs.
L'Iroquois se glissant sous les grands arbres verts
Passe silencieux comme un serpent sous l'herbe.
On voit de temps en temps son œil fauve et superbe
Etinceler semblable aux yeux d'un léopard,
Ou comme auprès du feu la lame d'un poignard.

Il s'avance furtif vers le pauvre village :
Il avance...il avance...et son rire sauvage,
Son rire ardent eut peine à ne pas éclater
Lorsque ses pieds enfin allèrent se heurter
Sur le fragile enclos de la Cité Huronne.
Alors on se rallie et le signal se donne
De frapper l'ennemi plongé dans le sommeil.

O jour de la vengeance!... O terrible réveil!
Le sang coule à longs flots sous la hache homicide;
Les rougeâtres lueurs de la torche livide
Eclairant à demi ces scènes de terreur,
Font pâlir, font trembler d'épouvante et d'horreur.
Le rêve de l'enfant qui riait sur sa couche
S'interrompt brusquement sous ce réveil farouche.
Le vieillard a senti qu'il va bientôt mourir
Et trouve encore des pleurs devant le souvenir
Des vieux jours qui l'ont vu courir dans la mêlée.
La femme du Wigwam, tremblante, échevelée
S'enfuit au loin tenant sa fille par la main.
Le reste des guerriers que le fer inhumain
N'a pas encore frappé durant cette nuit noire
Dispute vainement un lambeau de victoire.
Tout tombe sous les coups des fougueux assaillants
Et partout retentit le râle des mourants.
Le Prêtre redoublant d'audace et de courage
Vole de part et d'autre aux places du carnage,
Eclaire, exhorte, absout les malheureux blessés
Et guide vers le Ciel leurs suprêmes pensers.

Quand le fier Iroquois fut bien repu de crimes,
Il s'assit plein d'orgueil sur le corps des victimes
Et contempla longtemps le sol trempé de sang.
Tout-à-coup il se lève horrible et rugissant;
Car il a reconnu l'ardent Missionnaire,
Cet homme aux habits noirs, cet homme de Prière,
Ce fourbe embassadeur qu'il a tant détesté.
Il lui jette de loin un crâne ensanglanté;
Il l'insulte, il le frappe, il l'entoure de chaînes
Et s'enfonce avec lui dans des forêts lointaines.

Ainsi le roi des airs fond sur son ennemi;
Sous sa griffe d'airain l'étreignant à demi
Il l'emporte bien haut, il le tord, il le broie,
Puis jette à ses petits cette nouvelle proie.

***

Par de là les contours de l'horizon brumeux
Voyez-vous scintiller de longs reflets de feux?
C'est un vaste bûcher, dressé pour le supplice,
Dont l'épaisse fumée, encens du sacrifice,

S'élève dans les airs en larges tourbillons.
Les cèdres orgueilleux sur qui les aquilons
Ont épuisé souvent leur mugissante haleine
Sous le tranchant du fer sont tombés sur la plaine
Afin d'alimenter le terrible élément ;
Ils sont là disposés en un escarpement
Sous un morceau d'écorce et d'arides branchages.
Sur leurs débris la flamme étendant ses ravages
Pétille, éclate, et jette à travers les forêts
Du vaste embrâsement les sinistres reflets.
Près du bûcher se trouve un homme à face blanche
Qui parfois pour prier vers la terre se penche
Ou lève vers le Ciel un œil étincelant.
Nul ne devinerait à voir ce front brûlant,
Sur qui brille de Dieu la majesté sublime,
Que cet Hôte paisible est choisi pour victime,
Si la foule toujours autour de lui rôdant
Ne le fixait parfois de ce regard ardent
Où percent tour-à-tour la colère, la haine
Et les sombres élans d'une joie inhumaine.
Le sang coule déjà sous le fer meurtrier ;
Déjà sur le Martyr des haches en collier
Appliquent jusqu'aux os de cuisantes brûlures ;
Déjà l'on voit s'ouvrir de profondes blessures ;
On arrache les chairs qui pendent en lambeaux
Pour servir d'aliment au festin des bourreaux.
Et ce pauvre Martyr qu'on brûle et qu'on mutile
Oppose la prière à leur rage stérile.
Qu'on insulte ou qu'on frappe, il conserve toujours
Ce regard qui du Ciel implore le secours.

Lorsque ces Indiens barbares et féroces
Furent las d'exercer leurs tortures atroces,
Ils lancèrent son corps sanglant, défiguré,
Sur le haut du bûcher de flammes entouré.
Avant de rendre l'âme il siégea sur ce trône ;
En mourant il conquit l'éternelle couronne.

Et lorsque l'Iroquois de vengeance enivré
Dansait autour du feu qui s'éteint par degré,
Lorsqu'il jetait aux vents de la forêt brunie
De ses hymnes de mort l'effrayante harmonie ;
Les Anges rayonnants penchés au bord des Cieux
Faisaient entendre au loin des sons mélodieux
Qui vibraient mollement sur des harpes dorées ;
Et sous la profondeur des voûtes azurées,
Où s'échappe à longs flots l'aromatique encens,
Des voix entremêlaient leurs suaves accents :

« Gloire au Missionnaire,
« Au Prêtre à l'invincible ardeur,
« Qui passa sur la terre
« En prêchant la loi du Seigneur.

« Il a pour récompense
« De ses indicibles tourments
« La pure jouissance
« Des éternels enivrements.

« Lorsque la main du crime
« A frappé l'homme du saint lieu,
« Le sang de la victime
« Féconde la moisson de Dieu.

« Maintenant que la voie
« Est ouverte par un Martyr,
« Avancez pleins de joie
« Saints Apôtres de l'avenir.

« Garnier, Jogues, courage !
« Et vous De Brébœuf, Lallemant,
« Les bois sont l'héritage
« Offert à votre dévouement.

« Soyez sereins et calmes ;
« Semez partout la vérité ;
« Puis vous aurez les palmes
« De la splendide Eternité. »

II.

LE SOLDAT.

—

Vous suppléez au nombre par le courage, à la puissance par l'héroïsme ; vous bravez mille morts pour étendre l'empire de la Foi.

CAMOENS.

Les Lusiades, Chant septième.

Sous la tourelle antique
D'un superbe donjon,
Un fils de l'Armorique,
Aux vents de l'Atlantique
Confiait sa chanson :

« Mon âme est altérée
De voyages lointains ;
Est-il une contrée
Dont la plage ignorée
Recevra mes destins ?

Sur un léger navire
Je voudrais m'élancer
Sur ces mers dont j'aspire
Le suave zéphire
Qui vient me caresser.

Souvent quand je sommeille,
Pensif et soucieux,
Un doux Ange qui veille
Murmure à mon oreille
Des mots mystérieux.

Il me dit tout en larmes :
« Ami, vois-tu là-bas
« Au signal des alarmes
« Etinceler des armes
« Sous le feu des combats ?

« Vois-tu de ta patrie
« Le glorieux drapeau
« Combattre l'hérésie
« Dont la fureur impie
« Déjà creuse un tombeau ?

« N'est-il rien qui t'émeuve
« Dans l'amour de ta Foi ?
« Sur les bords du grand fleuve
« Va couronner l'épreuve
« En défendant ton roi. »

Oui, j'irai sur ces plages
Qu'on nomme Canada ;
Je ferai des voyages
Dans ses forêts sauvages
Et je serai soldat.

Adieu, belle campagne
Du riche châtelain !
Adieu ! O ma Bretagne !
Adieu, haute montagne
Qu'on voit dans le lointain.

O toi, ma bonne mère,
Pourquoi de tes douleurs
Ouvrir la source amère ?
La vie est éphémère
Et la joie a des pleurs.

Et toi, ma sœur chérie,
Ne pleure plus sur moi ;
Mais sois heureuse et prie.
Je m'offre à ma patrie
Et je défends ma Foi. »

ombre par le courage,
éroïsme ; vous bravez
ire l'empire de la Foi.
CAMOENS.
ades, Chant septième.

Ainsi des jeunes gens du donjon solitaire,
Des princes orgueilleux d'un titre héréditaire,
Des seigneurs élevés à l'ombre du château
N'entendant chaque jour que l'airain du hameau
Frapper de ses accents la voûte des nuages
Ou les soupirs du cor vibrer dans les feuillages ;
Des nobles et des preux, de hardis chevaliers
Aux casques surmontés de splendides cimiers,
Des hommes qu'enflammait le rêve de leur âme,
Des soldats déployant le lys ou l'oriflamme,
Des enfants du Poitou, des Normands, des Bretons ;
Tous Français aux cœurs forts, aux dévouements féconds,
Renonçant tout-à-coup aux plaisirs, aux richesses,
A la gloire, aux honneurs pleins de vaines promesses,
Désertaient le beau sol de leur pays natal.
Par de là l'océan amer et glacial
Ils dirigeaient leurs nefs, que la vague balance,
Vers les bords désolés de la Nouvelle-France.
Là le clairon sinistre appelant les guerriers
Les invite à cueillir la moisson des lauriers ;
Et l'Iroquois pensif au fond de sa retraite,
A ces bruits saisissant son sanglant casse-tête,
Se dresse formidable, et vif comme l'éclair
Promène un œil de feu sur le vaste désert.

***

Sombre avant-coureur des tempêtes,
Un silence lugubre et lourd
A plané sur toutes les têtes
Qu'éclaire un pâle demi-jour.
Les rangs se forment et s'alignent,
Les chefs subalternes assignent
Le poste de chaque soldat ;
Les escadrons épars s'unissent
Autour des drapeaux qui frémissent
Plantés sur le champ du combat.

Deux adversaires sont en face :
L'un taciturne, ambitieux,
A déjà fait preuve d'audace
Dans plus d'un assaut périlleux,
Déjà son amour des conquêtes
A soulevé bien des tempêtes
Sur le berceau du Canada ;
Fils de l'ombrageuse Angleterre,
Il hait la puissance étrangère
Dont le glaive lui résista.

Il n'est point de trames funèbres,
Il n'est point de ressorts secrets
Qu'il n'agita dans les ténèbres
Pour accomplir ses noirs projets :

Son glaive odieux et perfide
Frappait le guerrier intrépide
Qui s'opposait au conquérant ;
Et le voilà qui vient encore
Attaquer celui qu'il abhorre
Jusqu'aux rives du Saint-Laurent.

L'autre aile est sur la défensive.
On y voit de vieux vétérans
Dont le courage se ravive
Au seul aspect des assaillants.
Souvent leur invincible épée
Toute fumante s'est trempée
Dans le sang des fils d'Albion ;
En vain l'ennemi sans relâche
Poursuit l'inexorable tâche,
Jamais ils ne se soumettront.

Là, le descendant d'une ligne
Noble par le sang et le nom,
Dans l'attaque et sous la consigne
Est l'égal du simple piéton.
Là, sous le Drapeau Blanc se presse
Une vigoureuse jeunesse
Prête à combattre avec ardeur ;
A peine dans une bataille
Parmi la foudre et la mitraille
Ont-ils signalé leur valeur.

Mais ils ont une sainte cause
A défendre le glaive en main,
Il faut que la force s'oppose
A des ambitions sans frein ;
Car la patrie est là tremblante,
Désolée, à demi-mourante
Sous l'étrangère oppression ;
Car une main funèbre, impie,
Veut substituer l'hérésie
A leur douce religion.

Sitôt que la voix des trompettes
Donna le signal des combats
Les foudres naguères muettes
Retentirent avec fracas.
Tous les bataillons s'ébranlèrent,
Tous les fusils levés lancèrent
Des projectiles meurtriers ;
Au sein des deux ailes rivales
La grêle orageuse des balles
Retombait sur des rangs entiers.

Comme le soc infatigable
Creuse et déchire le vallon,
Comme la faulx impitoyable
Abat la tremblante moisson ;
De l'airain la foudre enflammée
Creusait au sein de chaque armée
Un épouvantable sillon,
Et sur les mourants qu'il entasse
Le boulet qui passe et repasse
Décimait chaque bataillon.

Le bronze aux tubes homicides
Lançait de sinistres éclairs
Dont les réfractions livides
Rougissaient vaguement les airs.
Une sulfureuse poussière
Roulait ses flots noirs sur la terre
Qui subit de sourds tremblements ;
Et toujours le canon qui gronde
Jetait dans la forêt profonde
Ses lugubres rugissements.

Dans la région des nuages
Ainsi le tonnerre mugit ;
Au bruit de ses clameurs sauvages
Le ciel tremble et le sol frémit.
Ainsi la bouche du cratère
Lance dans la vaste atmosphère
La lave qui pleut par torrents ;
Le fléau sorti des abîmes
Poursuit sans cesse les victimes
Qu'enroulent ses feux dévorants.

Cependant le bruit de la foudre
Cesse d'être répercuté ;
Les flots de fumée et de poudre
Ne versent plus d'obscurité.
Sur cette arène de carnage
Où se signale leur courage
Les guerriers ne s'arrêtent pas ;
Ils arment l'épée ou le glaive,
Puis sans pitié comme sans trève
Ils marchent semer le trépas.

Les deux ennemis se provoquent
D'un œil où perce la fureur ;
Les armes se heurtent, se choquent,
Chaque soldat est l'agresseur.
Chacun est avide de gloire
Et veut enchaîner la victoire

Aux plis de son drapeau flottant ;
Le fer d'où jaillit la lumière
Frappe dans l'horrible carrière
La poitrine du combattant.

Les bataillons se précipitent
Sur les bataillons effarés ;
Les poudreux étendards s'agitent
Sur les étendards déchirés.
Les fanfares retentissantes
Mêlent leurs clameurs imposantes
Aux cris belliqueux des clairons ;
Le glaive entrechoque le glaive,
Et sur ceux que la mort achève
Ils volent brisés en tronçons.

Ici tombe étendu sur l'herbe
Un héroïque vétéran ;
De sa main osseuse et superbe
Il comprime des flots de sang :
Car il voudrait prolonger même
La lutte de l'heure suprême
Pour voir le triomphe des siens ;
Avec des yeux remplis de larmes
Il regarde en mourant ses armes,
Le plus précieux de ses biens.

Là, le jeune homme dans sa chute
S'épuise en un suprême effort ;
C'est en vain qu'il s'agite et lutte
Contre l'étreinte de la mort :
Elle s'approche formidable
Et de son ordre inexorable
Lui jette les lugubres glas ;
Mais semblable au joyeux convive,
Sa joie éteinte se ravive
A ce sombre appel du trépas.

***

Ecoutez ! Des refrains, des cris enthousiastes
Apportent aux échos des solitudes vastes
Le concert des vainqueurs.
Les guerriers d'Albion en dépit de leur nombre
Regagnent, en rongeant leur épouvante sombre,
Leurs foyers protecteurs.

Le Drapeau Blanc couvert de cendre et de poussière
Promène avec orgueil sur l'arène guerrière
Ses plis victorieux.
L'hymne enflammé des cœurs vers le Dieu des batailles
A remplacé le bruit du glaive et des mitrailles
Dans les rangs orageux :

—« Gloire au Dieu de Clovis, au Dieu de Charlemagne !
De leurs fils généreux sa puissance accompagne
Les dignes rejetons ;
Il a suivi leurs nefs par delà l'Atlantique,
Il protège les droits de leur œuvre héroïque
Par ses bienfaits féconds.

Il leur a dit : « Marchez ! Combattez pour ma gloire !
« Albion, Albion a perdu la mémoire
Du Dieu de ses aïeux !
« Sur la virginité de cette jeune terre
« Puisqu'elle veut semer son erreur délétère
« Par son glaive odieux ;

« Puisqu'elle veut étreindre en sa serre perfide
« Les débris glorieux d'une race intrépide
« Qui pratique ma loi ;
« Levez-vous et brisez l'épée usurpatrice,
« Levez-vous et brisez la serre subreptice
« Qui ronge votre Foi. »

Nous nous sommes battus ! Ils sont là sur la plaine
Ceux dont l'ambition fiévreuse et souveraine
A menacé nos droits.
Leurs frères survivants précipitent leur fuite ;
Qu'ils viennent, nous vaincrons leur audace illicite
Par de nouveaux exploits.

Il est beau de combattre au péril de sa vie ;
Il est doux de verser son sang pour la patrie
Qu'envahit l'oppresseur.
L'avenir bercera l'immortelle mémoire
De nos frères tombés pleins d'orgueil et de gloire
Sur le champ de l'honneur. »—

***

O généreux soldats de la Nouvelle-France,
Vous, les nobles héros dont l'insigne vaillance
Ne sut jamais faiblir ;
Vous, nos dignes aïeux, superbes sentinelles
Qui toujours à vos droits, à votre honneur fidèles,
Regardiez l'avenir :

Pourquoi de votre France abandonnant les plages,
Veniez-vous consumer dans ces forêts sauvages
Vos labeurs surhumains ?
Pourquoi vous arrachant aux larmes maternelles
Veniez-vous échanger des terreurs éternelles
Pour vos jours si sereins ?

Pourquoi toujours armés de la hache ou du glaive,
Défrichiez-vous le sol où s'exerçait sans trêve

Votre forte vertu ?
Pourquoi renonciez-vous aux plaisirs de la vie
Et sur le champ d'honneur où la mort vous convie
Avez-vous combattu ?

C'est qu'une grande idée enflammait vos courages.
C'est que vous aviez vu de terribles orages
Sur vous prendre leur vol.
C'est que l'instinct puissant d'une âme généreuse
N'excitait pas en vain votre ardeur belliqueuse
A défendre le sol.

Oui ! c'est que vous aviez l'amour de la patrie,
Mais c'était bien aussi l'influence bénie
De la Religion.
C'est que vous aviez craint que des mains étrangères
Ne posassent un jour des entraves sévères
A son extension.

D'un côté vous luttiez contre le paganisme ;
Et c'était l'Indien au cœur plein d'égoïsme
Qui marchait contre vous ;
Superstitieux, fourbe, altier et sanguinaire,
Malheur à qui portait un affront téméraire
A ses vieux Manitous.

De l'autre un ennemi jaloux et redoutable
Non content de lever une arme inexorable
Sur de faibles colons,
Versait sur un sol vierge, où les Missionnaires
Avaient déjà semé des germes salutaires,
Versait de noirs poisons.

Le Dieu de Henri Huit, despote fanatique,
Le Dieu d'Elizabeth, prêtresse tyrannique,
Avait déjà cerné
Dans ses replis de flamme une Ile toute entière.
On voyait Albion suivre dans la poussière
Un schisme nouveau né.

Le brandon flamboyant traversant l'Atlantique
Menaçait de jeter sur toute l'Amérique
Le fléau destructeur.
Déjà vous aviez vu s'élever l'incendie
Du golfe du Mexique aux bords de l'Acadie,
Qui pleure son malheur.

Et vous étiez là, seuls, moins puissants par le nombre,
Cernés par l'Iroquois, qui vous poursuit dans l'ombre,
Attaqués par l'Anglais,
A demi délaissés par la Mère-Patrie ;
Vous étiez là debout, d'une cause chérie
Soutenant le succès.

Grand Dieu ! Se pouvait-il que la Foi Catholique
N'habiterait pas même un coin de l'Amerique
Sur ce grand Continent ?
Non ! Malgré ses malheurs le Canadien fidèle
Etait là, toujours prêt à repandre pour elle
Le plus pur de son sang.

Dans de rudes combats, ô valeureux ancêtres,
Vous avez repousse le joug de nouveaux maîtres
Hardis et courageux ;
Vous avez su mourir pour deux sublimes causes,
Et la muse transmet dans ses apotheoses
Vos noms si radieux.

Dormez dans vos tombeaux muets et solitaires !
Les fils ont médité sur les os de leurs pères
D'immortels souvenirs.
Vous êtes des héros : l'histoire le proclame ;
Mais les anges du Ciel, dans leurs spheres de flamme,
Vous appellent : « Martyrs. »

Dormez dans vos tombeaux ! Là s'abjurent les haines ;
Là s'éteint pour toujours le bruit pesant des chaînes
Des pauvres prisonniers.
Vous n'y connaissez plus ces misères humaines,
Ces combats, ces travaux, ces plaisirs et ces peines
Où se heurtent nos pieds.

Vous avez oublié ces luttes formidables
Que se livraient jadis, dans des temps mémorables,
Deux peuples valeureux ;
Et vos enfants aussi, fidèles à leurs temples,
Ont oublié devant ces éloquents exemples
Un passé désastreux.

Si le fils d'Albion foule votre poussière,
Oh ! Ne tressaillez pas sous votre froide pierre,
Car les temps sont changés.
Il respecte à présent vos noms et votre gloire ;
La main qui vous frappait donne à votre mémoire
L'abri des naufragés.

Dormez dans vos tombeaux muets et solitaires ;
Les fils ont medité sur les os de leurs pères
D'immortels souvenirs.
Vous êtes des héros : l'histoire le proclame ;
Mais les anges du Ciel, dans leurs spheres de flamme,
Vous appellent : « Martyrs. »

III.

LA VIERGE DE DIEU.

—

La Lyre.

Jouis! C'est au fleuve des ombres
Que va le fleuve des vivants.
Le sage, s'il a des jours sombres,
Les laisse aux dieux, les jette aux vents.

—

La Harpe.

Soutiens ton frère qui chancelle,
Pleure si tu le vois souffrir :
Veille avec soin, prie avec zèle,
Vis en songeant qu'il faut mourir.

VICTOR HUGO.
Odes et Ballades.

L'Esprit du Siècle.

A quoi rêves-tu, jeune fille ?
Est-ce aux folâtres papillons
Dont le vol se berce et vacille
A travers les frêles buissons ?
Les fleurs écloses sont moins belles
Que l'or transparent de leurs ailes
Qui fendent mollement l'azur ;
La poussière de leurs membranes
Egale les feux diaphanes
De l'aurore dans le ciel pur.

L'Esprit du Ciel.

A quoi rêves-tu, jeune vierge ?
Est-ce aux ornements du saint lieu ?
Est-ce aux blanches lueurs du cierge
Qui se consume devant Dieu ?
L'humble lampe du sanctuaire
Est préférable à la lumière
Des astres brillant dans le Ciel ;
Les fleurs aux corolles légères
Ne valent pas dans leurs parterres
La petite fleur de l'autel.

L'Esprit du Siècle.

A quoi rêves-tu, jeune fille ?
Est-ce aux zephyrs mystérieux
Qui soulèvent de ta mantille
Les plis souples et gracieux ?
Leurs souffles imondes d'arômes
Murmurent de doux idiômes

Qui vibrent amoureusement ;
Comme la harpe Eolienne
Sa mélodie aërienne
Emplit l'âme d'enivrement.

L'Esprit du Ciel.

A quoi rêves-tu, jeune vierge ?
Est-ce aux hymnes religieux
De l'Eglise où le prêtre asperge
Le front des assistants pieux ?
Est-ce à ces bruits que l'on écoute
Quand l'orgue sous la vaste voûte
Redit son hymne souverain ?
La brise est moins harmonieuse
Que cette voix majestueuse
Qui vibre dans le temple saint.

L'Esprit du Siècle.

A quoi rêves-tu, jeune fille ?
Est-ce au grand fleuve qui bruit ?
Là, l'esquif du pêcheur oscille
Sous la vague altière qui fuit.
Là, le choc vigoureux des rames
Brise les bouillonnantes lames
Qui se soumettent à regret.
Peut-être, pêcheur qui ruisselle,
Porte-t-il en son cœur fidèle
Un feu qu'il nourrit en secret.

L'Esprit du Ciel.

A quoi rêves-tu, jeune vierge ?
Serait-ce à la course du temps,
Fleuve implacable qui submerge
Les âges les plus éclatants ?
L'homme est sur un esquif qui sombre
A travers les écueils sans nombre
Où l'emportent les flots profonds.
Ton tour viendra bientôt peut-être ;
La mort qu'il te faudra connaître
Brisera tes illusions.

L'Esprit du Siècle.

J'aime à voir sur ton front tout brillant de jeunesse
Errer cet air pensif qui voile la tristesse
Et ce regard troublé qui m'annonce l'amour.
Ton jeune âge a besoin d'intimes confidences :
Je viens, aplanissant la route où tu t'avances,
Te montrer le vrai jour.

Regarde autour de toi ! Que vois-tu? des montagnes,
Des cascades, des lacs, de nombreuses campagnes,
Et partout des forêts, formidables déserts.
Que de fois l'Indien, alors qu'il les traverse,
Jette à leur vaste dôme où le zéphyr se berce
De lugubres concerts.

Que vois-tu ? D'humbles toits, des ébauches de villes,
Un peuple jeune encore au sein des bois stériles
Essayant d'implanter son précoce pouvoir.
Il faut ici subir d'éternelles alarmes,
Et le guerrier qui meurt pour l'honneur de ses armes
N'a rempli qu'un devoir.

Je t'aime trop, ô fleur que menace l'orage,
Pour exposer tes jours à la fureur sauvage
De ces hommes pour qui la vengeance est le droit.
Si tu savais combien ces Iroquois féroces
Infligent aux captifs de tortures atroces,
Tu tremblerais d'effroi !

J'ai des palais brillants aux porches héraldiques,
J'ai des salons dorés, des perles magnifiques
Et des robes de soie aux riches falbalas ;
Veux-tu quitter ces bois et ces vastes savannes,
Veux-tu fuir le séjour de ces pauvres cabanes
Pour me suivre là-bas ?

Là, tu n'entendras point le bruit du casse-tête,
Ou les tristes soupirs du mourant qui s'apprête
A dormir solitaire au fond de son tombeau.
Je laverai tes pieds dans des bains de porphyre,
Et je te donnerai dans mon superbe empire
Mon trône le plus beau.

L'Esprit du Ciel.

J'aime à voir sur ton front tout brillant de jeunesse
S'épanouir ton âme ouverte à la sagesse,
Et ton cœur virginal qui s'élance vers Dieu.
Ton jeune âge a besoin d'un conseiller intime ;
Pour toi-même je viens élever sur l'abîme
Une borne de feu.

Dis-moi ! N'aimes-tu pas ces monts et ces vallées,
Ce fleuve et ces forêts couvertes de feuillées,
Qui du maître éternel révèlent la grandeur ?
N'aimes-tu pas aussi ta modeste chaumière
Quand ta mère essuyant les pleurs de ta paupière
Te presse sur son cœur ?

Tu tremblas quelquefois d'une vague épouvante
En entendant vibrer la voix retentissante

De ces coureurs des bois qui répandent le sang ;
Mais n'as-tu pas aussi sous les vastes ombrages
Entendu des oiseaux les splendides ramages,
Orchestre éblouissant ?

A quoi bon ces châteaux, ces lambris, ces dorures,
Ces stériles trésors, ces brillantes tentures,
Qui du riche seigneur ont attesté l'orgueil ?
Je préfère le toit de ta joyeuse enfance
Où la bonté naïve et la pure innocence
Ont un si doux accueil.

Je ne veux point t'offrir des biens aléatoires
Ni jeter sur tes pas des ombres illusoires
Que poursuivraient en vain tes incessants désirs.
Ici je te réserve un bonheur moins factice,
Et je te ferai fuir l'haleine corruptrice
Des profanes plaisirs.

Viens enfermer tes jours loin des vains bruits du monde
Dans un asile saint où la paix surabonde ;
L'épreuve t'y fera gagner l'éternité.
Tu n'y berceras point un amour chimérique,
Et l'on verra briller la fleur si magnifique
De ta virginité.

***

Ces deux voix alternaient dans son âme pensive ;
Elle prêta longtemps une oreille attentive
Aux conseils si divers des deux brillants Esprits :
Elle voyait flotter des visions légères
Que suivaient tour-à-tour vers deux routes contraires
Ses regards indécis.

Plus tard, la jeune fille, holocauste propice,
Allait s'ensevelir dans un modeste hospice
Pour y mieux soulager les humaines douleurs.
Elle entendait encor la voix des deux génies
Qui venaient lui verser durant ses insomnies
Leurs philtres enchanteurs :

L'Esprit du Siècle.

Pourquoi d'un voile noir ombrager ton visage ?
Déchire cet habit que méprise le Sage
Et qu'à l'esclave seul on devrait imposer.
Tu rives de plein gré tes chaînes inutiles ;
Sais-tu si de tes mains tremblantes et débiles
Tu pourras les briser.

Tout a sa mission dans la vaste nature :
Les hôtes des forêts poursuivent leur pâture,

Le Grand-Fleuve s'en va dans les mers s'engloutir,
La brise vient souffler sur les moissons fécondes,
L'aigle vole au soleil, le courlis sur les ondes,
L'homme vers le plaisir.

Il faut jouir ! Oh viens au sein de nos demeures
Goûter l'enivrement de nos rapides heures,
Qui s'écoulent toujours comme des flots dorés.
Viens boire le bonheur dans de riches amphores,
Viens voir s'épanouir de plus douces aurores
Dans les airs empourprés.

L'Esprit du Ciel.

Sois fidèle à ton Dieu ! Marche pleine de joie
Dans l'austère sentier où sa grâce t'envoie ;
Apporte à ton Seigneur un cœur pur et pieux.
Mais il faut secouer la poussière du monde
Pour marcher sûrement dans la route profonde
Qui se termine aux Cieux.

La belle mission que ton Dieu te destine
Est de sécher les pleurs de la pauvre orpheline,
De soulager l'infirme à son triste grabat,
Et d'apporter du pain aux enfants de la veuve.
Le sais-tu bien, ma sœur ? La vie est une épreuve,
La vie est un combat !

Tu n'es point ici-bas, dans l'humaine carrière,
Pour t'enivrer de bruits, de parfums, de lumière,
Et de tous ces plaisirs que l'homme en vain poursuit.
Ces ombres de bonheur croulent comme un fantôme ;
Mais la vertu pour l'âme est un suave arôme,
Est un phare qui luit.

L'Esprit du Siècle.

Quel plaisir as-tu donc d'entendre dans ton cloître
Ces lugubres sanglots qui ne font que s'accroître
Quand le vent de la mort déchaîne sa fureur ?
Appliquer la charpie au front des invalides,
Laver du mendiant les blessures livides,
Est-ce là le bonheur ?

Au sein de ton réduit mille dangers t'entourent.
Sortis de leurs déserts des ennemis accourent
Pour renverser ces toits qui seront vos tombeaux.
La guerre d'un côté se dresse formidable,
De l'autre la famine et la peste implacable
Promènent leurs fléaux.

Se peut-il que ton âge, à l'aube de la vie,
Refuse de quitter cette sombre patrie

Pour fuir vers des climats plus riants et plus doux ?
Allons, si tu le veux, aux plages d'Armorique ;
Les amants t'y suivront près du château gothique
De leurs regards jaloux.

Tu verras chaque jour des choses merveilleuses,
Tu verras le théâtre et les tables joyeuses,
Les riches monuments et les grandes cités.
Et puis, si tu te plais à faire des voyages,
Nous irons visiter, vers de lointains rivages,
Des pays enchantés.

Nous irons écouter dans les Indes prospères
Le chant voluptueux des jeunes Bayadères
Qui dansent sur les bords du Gange, antique roi.
Les Sylphides de l'air parfumeront ta route,
Et leurs hymnes légers, qu'en rêvant on écoute,
Résonneront pour toi.

L'Esprit du Ciel.

Quand la mort vient toucher la tête du coupable,
Comme il pâlit devant le spectre inexorable
Qui doit bientôt l'étreindre entre ses doigts osseux !
Comme ses yeux hagards roulent dans leur orbite !
Comme son front brûlant que le remords agite
Devient morne et hideux !

N'as-tu pas vu finir l'existence du Juste ?
Quel sourire imposant ! Quelle figure auguste !
Quelle majesté grave et sereine à la fois !
On dirait qu'il respire une extase divine,
Et sa main qui s'étend sur sa calme poitrine
Presse encore une Croix.

La mort pour le méchant c'est un spectre livide ;
La mort pour le Chrétien c'est un réveil splendide,
Réveil éblouissant et providentiel.
Lequel préfères-tu, des voluptés mondaines
Qui donnent le remords, ou des vertus sereines
Qui procurent le Ciel ?

Au sombre agonisant accorde une prière,
Verse à celui qui souffre un baume salutaire,
Répand ta charité sur tous les malheureux.
C'est là ta mission, ô vierge, sois-en digne :
Je te réserve encore un bonheur plus insigne
Et plus mystérieux.

[illegible] qui t'instruit, cette voix qui t'inspire,
[illegible] devine ? C'est l'Ange du martyre ;

C'est moi qui t'ai poussée aux parvis du saint lieu :
Je veux dans les splendeurs des sphères éternelles
Te transporter un jour sur mes brûlantes ailes
Jusqu'au trône de Dieu.

***

La vierge méditait ces paroles de l'ange.
Un ineffable amour, un bonheur sans mélange
Semblait illuminer la blancheur de son front.
Elle multiplia ses labeurs secourables,
Calmant par ses discours et ses soins charitables
Le pauvre moribond.

Un jour, quand le typhus moissonnait ses victimes,
Comme elle promenait ses dévouements sublimes
Dans la salle où voyage un souffle empoisonné,
Elle tomba mourante, et deux brillants génies
Vinrent frapper durant ses pâles agonies
Son regard étonné :

L'Esprit du Siècle.

Comme ton front blêmit ! Comme ta joue est pâle !
Comme ta lèvre tremble et fait entendre un râle
Qui sourd et convulsif s'échappe avec effort !
On chante, on aime, on rit dans mon empire vaste ;
Toi, tu vois s'approcher, ô pénible contraste !
L'inexorable mort.

Si tu m'avais suivi, jeune âme infortunée,
Tu ne serais pas là comme la fleur fanée
Qui n'a pu supporter les feux brûlants du jour ;
Tes membres seraient pleins de jeunesse et de vie,
Et tu boirais encor la divine ambroisie
Que t'offrirait l'amour.

L'Esprit du Ciel.

Tu souffres ! Le poison t'agite et te secoue
Comme ce frêle esquif dont l'abîme se joue
Et que les vents glacés emportent sur l'écueil.
Tu vas bientôt quitter ce séjour de souffrance :
Ma sœur, as-tu du Ciel l'immortelle espérance ?
As-tu peur du cercueil ?

Ah ! Ces jours de l'épreuve approchent de leur terme ;
Jusqu'au temps du départ sois courageuse et ferme :
Le Seigneur a béni ton abnégation.
Toi qui vas délaisser ta prison de poussière
Ne vois-tu pas déjà briller dans la lumière
Le temple de Sion ?

L'Esprit du Siècle.

La cloche du couvent jette ses glas funèbres
Dans les airs où s'élève au milieu des ténèbres
Le sanglot prolongé des forêts et des vents.
A ce bruit chacun courbe un genoux sur la terre
Et récite pensif une courte prière
Pour les agonisants.

Mais d'où vient qu'aux accents de la cloche qui tinte
Tout mon être est saisi de vertige et de crainte ?
D'où vient qu'à chaque glas je tremble et je frémis ?
O mort ! O mort terrible ! O fantôme perfide !
O faucheur qui moissonne avec ta faulx livide
Ceux qui sont mes amis !

En tout temps tu m'as fait tressaillir d'épouvante,
Et tu brisas souvent ma couronne brillante,
Mes châteaux d'émeraude et mon sceptre de feu.
Lorsque j'entends la cloche et que je vois ta face,
Je demande au penseur que ton sourire glace ;
« Existe-t-il un Dieu ? »

L'Esprit du Ciel.

Jeune âme, envole-toi vers les hauteurs sacrées
Où tes humbles labeurs, tes vertus ignorées
Auront leur récompense auprès de l'Eternel.
Déserte des vivants la pesante atmosphère,
O toi qui cultivais en passant sur la terre
Les amours de l'autel.

Laisse ton corps sans vie à ce globe de fange ;
Prends ton essor rapide avec tes ailes d'ange
Vers les sommets brillants de l'immortalité.
Viens franchir avec moi les célestes portiques,
Viens mêler aux refrains des hymnes séraphiques
Tes chants de volupté.

Comme deux blanches nefs sur la mer azurée
Tendent les plis mouvants de leur aile empourprée
Que les vents de l'ouest poussent vers d'autres cieux,
Elançons-nous ainsi vers l'Eternel Empire ;
Là je déposerai les palmes du Martyre
Sur ton front radieux.

***

ÉPILOGUE.

Français du Nouveau-Monde, allez votre chemin.
VICTOR DE LAPRADE.

Et mon regard perçant les ténèbres des âges
Relisait du passé les glorieuses pages ;
Et j'étais là pensif devant ces souvenirs.
Et les rêves brillants qui neigeaient sur ma tête
Me peignaient, comme un prisme où le Ciel se reflète,
La gloire des Martyrs.

Et je crus voir passer, superbe météore,
Un ange qui versait du couchant à l'aurore
Une riche moisson de fleurs et de lauriers.
Dans les airs qu'il embaume il balançait ses ailes,
Et s'il les secouait, des gerbes d'étincelles
En pleuvaient par milliers.

Il planait sur le sol de la Nouvelle-France ;
Et sa main déversant la divine semence
Fécondait aussitôt les immenses déserts.
Il brisait sans pitié les tribus de sauvages,
Et ceux qui survivaient à ces tristes ravages
Versaient des pleurs amers.

Et pendant qu'au seul bruit de ses verges magiques
Il chassait leurs faux-dieux, Manitous fantastiques
Qui fuyaient éperdus vers des bords désertés,
Son souffle fort, courbant les forêts gigantesques,
Faisait surgir du sein des vallons pittoresques
D'opulentes cités.

Son pied qui des tombeaux remuait la poussière,
Faisait jaillir soudain dans des flots de lumière
De vastes hôpitanx et de riches couvents.
Où sont mort des Martyrs, s'élevaient des Eglises
Dont les clochers hardis tournaient leurs flèches grises
Aux caprices des vents.

Et je me dis : « Le sang de nos Missionnaires
« A fécondé ces bois aux voûtes centenaires,
« Qu'ils parcouraient jadis une croix à la main.
« Le sang de nos Soldats et de nos Vierges saintes
« Qui protégeaient leur foi contre toutes atteintes
« Ne coula pas en vain.

« Aujourd'hui sur ce coin de la vaste Amérique
« Le Canada poursuit son œuvre évangélique
« Depuis les mers du Sud jusqu'aux glaces du Nord.
« La race des Martyrs n'est pas encore éteinte ;
« Il est encor des cœurs qui marcheront sans crainte
« Au devant de la mort.

« Des Sœurs de Charité, des Prêtres magnanimes
« Vont offrir de nos jours leurs dévouements sublimes
« A tous ceux qui du Christ ont ignoré la loi.
« On les voit s'élancer, ces âmes généreuses
« Jusqu'aux versants abrupts des Montagnes-Rocheuses
« Pour y prêcher la Foi.

« Et vous, fils de soldats, généreuse jeunesse,
« Vous avez entendu ces longs cris de détresse
« D'un Père aux cheveux blancs que l'on veut détrôner.
« Combattez et mourez comme l'ont fait vos Pères ;
« Et l'Ange des Martyrs du sein des hautes sphères
« Viendra vous couronner. »